

## UN ÉPISODE (MAI À JUILLET 1943)

Depuis fin mars 1943, mes fonctions auprès du général Delestraint/*Vidal* devinrent plus intéressantes. J'eus la chance de faire la connaissance de certaines "personnalités" de la Résistance. Je connaissais déjà *Max* (bien entendu, *Max* est le pseudo de Jean Moulin), *Gastaldo* (Galibier, chef d'état-major de l'Armée secrète), André Lassagne, des membres de l'EM et certains autres, malheureusement disparus, tel Fassin/*Sif*, mais personne de l'ORA (Organisation de la Résistance Armée). J'assistai comme auditeur, à des réunions AS-ORA, avec mission de me souvenir des principaux points débattus, sans prendre aucune note. Avec *Vidal*, nous reprenions le soir tout ce qui avait été débattu. À une de ces réunions, je rencontrai le général Lenclud de l'EM de l'ORA. Fin juin je le revis à nouveau ; il s'inquiéta de mon sort, me mit en garde. Je n'avais pas conscience du danger qui me menaçait.

Nous nous rencontrions parfois au café *Le Touring*, à l'angle du quai Claude Bernard et de l'avenue Berthelot, avec certaines personnalités de la Résistance ou des membres de l'EM. Ce fut là le lieu de nos rendez-vous habituels avec André Lassagne, homme sachant lier sa parfaite lucidité à sa bonne humeur, à sa souriante gentillesse.

Fin mai, le général *Vidal* m'apprit qu'il devait se rendre à Paris, les premiers jours de juin, pour mettre en rapport les dirigeants militaires de la ZN avec le responsable de *Résistance-Fer*, René Hardy/*Didot*, issu de *Combat*, faisant aussi partie de l'EM de l'AS (Armée secrète) au 4<sup>e</sup> bureau. Je connaissais donc ce projet ainsi que les fonctions de *Didot*, sans l'avoir jamais rencontré.

Mes examens de médecine approchant, je ne remplis que peu de fonctions à cette époque. Je rencontrais cependant chaque soir *Vidal*, lui remettait le courrier.

Un souvenir précis : le mercredi 2 juin, veille de l'Ascension. Je savais qu'une réunion importante s'était tenue, rue Tête d'Or, entre certains membres de l'EM de l'AS et l'ORA. Je n'y ai pas rempli mes fonctions habituelles. Je savais que *Vidal* partait ensuite à Bourg-en-Bresse, y retrouver son épouse. Le soir, nous prîmes ensemble le train. Au cours du trajet, il me parla du risque de sa propre arrestation et me demanda si ma mère avait dans son appartement une chambre disponible pour l'y recevoir cette nuit, ne voulant pas prendre le risque de coucher chez lui. Bien sûr ma mère accepta et nous le vîmes arriver après le dîner. Tout était redevenu calme lorsqu'un coup de sonnette nous alerta. Il était près de 23 heures. Par une petite fenêtre adjacente à la porte, on pouvait voir qui se trouvait sur le palier. Je reconnus Bob Fornier accompagné d'un homme. Bob venait demander à ma mère de loger pour la nuit un aviateur britannique en transit. Cette situation s'était déjà produite et réalisée sans difficulté. Ma mère se disposait à accepter, lorsqu'on vit arriver le général. Il connaissait bien Bob. Il lui fit comprendre qu'il n'était pas possible d'augmenter les risques. Sa propre sécurité, du fait de ses fonctions, primait. Bob trouva un autre gîte pour le pilote anglais.

Un évènement banal qui revêt pour moi une certaine importance : le vendredi 4 juin, le général me demanda de l'accompagner Cours de Verdun, devant Perrache. Il avait rendez-vous avec son chef de cabinet, Henri Aubry/*Thomas*, venant de *Combat*. *Thomas* savait alors que le message, indiquant le lieu et l'heure du rendez-vous avec *Didot*, était aux mains des Allemands. Il ne prévint pas *Vidal* de ce grand danger et le laissa partir à Paris. Je suis donc témoin de ce qui est, *au moins*, une négligence coupable. *Thomas*, en 1948, au cours de l'instruction du second procès Hardy, admit bien qu'il m'avait rencontré ce jour-là, 4 juin, ce qu'il avait nié auparavant.

"Pendant le séjour du général à Lyon, début juin 1943 j'ai vu avec lui son agent de liaison et secrétaire particulier, un étudiant."

Le juge d'instruction militaire confirma qu'il s'agissait bien de Guillin !

Le lendemain, samedi 5 juin, j'accompagnai *Vidal* au train de Paris, de 13 h 30, à Perrache. Je ne le revis plus jamais. Nous savons qu'il fut arrêté à Paris, le 9 juin à 9 heures, au métro "La Muette".

À Lyon, les examens de médecine se passèrent du lundi matin 7 au vendredi soir 11, sans discontinuer. Fatigué, je me couchai ce soir-là et m'endormis lourdement comme on dort à cet âge. Je fus réveillé vers 8 heures, le samedi 12, par des coups de sonnette itératifs. Ma mère arrivait de Bourg par le premier train pour m'annoncer l'arrestation du général. Elle le savait par madame Delestraint, à la suite de la perquisition du jeudi 10. Je partis rapidement prévenir Max, en me rendant au secrétariat de la place des Capucins. Celui-ci, effondré par la nouvelle, m'ordonna de disparaître, étant donné que

j'allais me faire arrêter selon toute vraisemblance, et surtout de ne plus avoir de contact avec le secrétariat. Je lui précisai que j'étais disposé à partir à Paris prendre des informations sur sa détention.

L'après-midi, il me fit confirmer son ordre de disparaître par Tony de Graaff.

Je mis un message dans la boîte d'André Lassagne en lui donnant un rendez-vous au *Touring*, pour le lendemain matin, dimanche de Pentecôte. Atterré, André m'écouta, réfléchit un moment avant de me donner la mission d'aller à Paris, y prendre des informations sur le lieu de détention de *Vidal*. Il ignorait l'adresse d'*Alain/Daniel Cordier*. Dès le lendemain matin, après avoir fermé l'appartement, je me rendis à Bourg, où je mis au courant le général *Desmazes/Richard*, adjoint de *Vidal*. Prudemment, je pris contact avec madame *Delestraint*. Elle me conseilla de me mettre en rapport avec sa fille aînée et son gendre, madame et monsieur Dupont, demeurant à Dreux, déjà au courant de l'arrestation, qui savaient quelque chose.

À Paris le mardi 15, sans m'y arrêter, je pris, à Montparnasse, le premier train possible pour Dreux où j'arrivai le soir. (J'y assistai à un combat entre *Messerschmitt* et un *Spitfire* à l'avantage de ce dernier). Les Dupont savaient que le général (il avait donné l'adresse de sa fille comme personne à prévenir) avait été transféré à la villa de Neuilly-sur-Seine, qui portait le nom du chef de l'Amt IV pour la France, *Boemelburg*. *Vidal* y resta quelques jours seulement. Revenu à Paris j'envoyai à André Lassagne la lettre prévue, dans laquelle la date du rendez-vous parisien, et non le lieu (convenu auparavant), était précisée. Trois jours possibles, les 22, 23 et 24 juin. Le repérage de la villa *Boemelburg* se fit rapidement. À la même heure, les trois soirs j'attendis en vain.

Je pris le dernier train possible pour me permettre d'être présent à Lyon à l'examen clinique (examen devant remplacer l'externat selon la volonté de Vichy). Je travaillai toute la nuit dans le train. Après l'examen, (dont les péripéties furent rapportées ailleurs), je voulus rencontrer André Lassagne. J'ignorai, bien sûr, les arrestations du 21 juin à Caluire. Projetant au moins un message dans la boîte aux lettres d'André, (sinon de sonner à sa porte), dont je connaissais bien le domicile au 302 cours Lafayette, je vis devant cet immeuble, au bord du trottoir opposé, une traction noire suspecte. À côté, un homme, au chapeau mou, m'apparut le parfait complément d'un environnement hautement dangereux. Je pris un tram N°3 dont la marche modérée me permit de l'attraper en marche.

L'arrestation d'André était évidente. Il me fallut alors redoubler de prudence et surtout respecter la consigne que m'avait donnée Max, ne plus me rendre à son secrétariat, ni d'ailleurs à d'autres appartements secrets que j'avais été amené à connaître. Afin de contacter l'état-major, ou un autre résistant, connu de moi, il me restait, à mon sens, une seule possibilité : la rencontre fortuite.

Je parcourus donc les avenues, les rues et places de Lyon, en quête d'un hasard aléatoire. Je ne reconnus personne les premiers jours. Après un court week-end à Bourg, au cours duquel je tins à rendre visite au général *Desmazes*, adjoint du général *Delestraint*, qui ne quittait guère Bourg en Bresse et savait peu de chose, ce ne fut que le 29 ou 30 juin que je rencontrai au cours de mes pérégrinations lyonnaises le général *Lenclud*, que j'avais connu lors des contacts AS/ORA. Nous échangeâmes nos informations. Il m'apprit que le chef de l'ORA, le général Frère, avait aussi été arrêté et qu'une vaste opération menée par le kommando du SD Lyon, en banlieue (Caluire) avait permis aux Allemands d'appréhender de nombreux chefs de l'AS ainsi que le délégué de de Gaulle. Il termina en se préoccupant de mon sort. Il me conseilla vivement de quitter Lyon, mon arrestation s'avérant plus que probable. Je souhaitais être pris en charge pour être emmené à Londres ou à Alger, ne serait-ce que pour demander ou apporter des informations sur le sort du général. Il m'apprit qu'à cette époque il ne connaissait aucune filière pour gagner l'Algérie. Cependant, me précisa-t-il : "*N'attendez pas d'en avoir une. Quittez Lyon*". S'ajoutant à l'injonction que m'avait donnée Max le 12 juin, la recommandation de ce général me fit admettre que le danger était réel. Après avoir fermé l'appartement du 4 avenue Leclerc, je partis donc à Bourg chez ma mère, pour y passer deux jours.

Une seconde partie de ma vie de Résistant allait commencer, avec, certes, moins de responsabilités, mais plus complète, par la clandestinité qu'elle m'imposa.

En effet, mon nom et mon adresse, à Lyon et même à Bourg-en-Bresse chez ma mère, furent donnés au SD parisien et transmis à Barbie à Lyon. Ses sbires vinrent me chercher, au 4 avenue Leclerc à Lyon et au 4 cours de Verdun à Bourg-en-bresse. Ils ne m'y trouvèrent pas. J'en fus averti très rapidement grâce à Bob, responsable de l'AS pour le département de l'Ain. Je pris le maquis en Maurienne le 26 ou 27 juillet, après avoir déserté les Chantiers de jeunesse.

D'autres aventures m'attendaient...

Docteur François-Yves Guillin